

NATHALIE PETROWSKI

J'ÉTAIS prête au pire. Je n'attendais pas moins. Sur le pas de la porte, devant l'appartement du square Saint-Louis, avant même d'avoir appuyé sur la sonnette, j'imaginai que Gilles Carle était fou de rage et rempli de rancœur à l'endroit de la critique. Celle-ci ne venait-elle pas, avec la sortie de *La Guêpe*, de régler ses comptes avec lui ? Textes lapidaires, titres dévastateurs : « La mort d'un cinéaste ? » dans LE DEVOIR ; « Le plus grand navet de l'histoire du cinéma » dans *Le So-*

blessé et lui soutirer son dernier rôle. Mais, comme tous les scénarios, le mien a dû s'ajuster en cours de route. D'abord, à mon grand étonnement, Gilles Carle était de bonne humeur. Rayonnant, fringant, pres-

GILLES CARLE



Photo Jacques Grenier

Gilles Carle : « Je suis mon meilleur traître... »

Non, je ne regrette rien

Jeil. Qui dit mieux ? Le public n'a été d'aucun secours. Il n'est pas venu au rendez-vous. *La Guêpe* a été retiré du Parisien au bout de deux semaines après avoir fait \$ 20,000 en recettes, soit environ 4,000 entrées. *La Guêpe* est encore à l'affiche au complexe Desjardins, mais le film ne semble pas voué à un avenir glorieux.

J'imaginai donc que j'allais retrouver Gilles Carle dans tous ses états, prêt à se vider le cœur et à rendre à ses adversaires la monnaie de leur pièce. C'était le scénario original. Traquer l'artiste

que soulagé. Au bout d'une heure de conversation, il m'avoua même que ce dialogue choc avec la critique l'aidait à voir clair. En fait, aussi ironique que cela puisse paraître, Gilles Carle a reçu les critiques comme une preuve d'amour. La preuve qu'on attendait tout de lui et que ces attentes étaient trop lourdes à assumer. Gilles Carle n'a pas formulé cela clairement. Sauf qu'en réécoulant ses propos, il m'est apparu évident qu'il était flatté de l'intérêt qu'on lui manifestait, et en même temps effrayé par la responsabilité que cela fait peser

sur lui. Ce qui ressort de l'entretien, c'est que Gilles Carle a peur d'être piégé. Piégé par ceux qui voient en lui le plus grand cinéaste du Québec et dont il ne cesse de trahir les attentes. Piégé par le cinéma qui lui demande de s'enraciner dans un genre précis alors qu'il s'entête à mêler les genres. Piégé par le succès, qu'il appelle et refuse dans un même mouvement contradictoire. Piégé par lui-même, finalement. À la fin de l'entretien, il me dira, d'ailleurs, de ne pas avoir peur de le trahir. « Je suis mon meilleur traître », me lancera-t-il par la balustrade de l'escalier.

En l'espace d'une heure et demie, assis sur les fleurs rouges du divan, nous avons fait le tour du monde et voyagé dans mille directions à la fois. Sa pensée n'est pas linéaire ni verticale, mais plutôt circulaire, sphérique. Les liens qu'il fait entre les choses ne sont pas toujours évidents ; parfois, ils sont tout simplement inexistantes. Parfois, souvent même, Carle nage en pleine contradiction et puis, tout à coup, au moment où on s'y attend le moins, les choses s'organisent dans sa tête et forment un ensemble, éclaté mais cohérent.

J'étais venue avec l'idée de le faire passer aux aveux. Au bout d'une heure, je ne me rappelle plus ce qu'il était censé avouer. Sa frustration, son dégoût de l'humanité ? Tout ce que Gilles Carle a avoué, c'est qu'il ne regrette rien. Si *La Guêpe* était à recommencer, il ferait le film de la même manière. Parallèlement, si une pétition circulait pour faire renvoyer les critiques qui l'ont assassinés, il ne la signerait pas.

Mais commençons par le commencement. Comment réagit-on à des critiques unanimement mauvaises ? Petit sourire, aussi malicieux qu'il est narquois. « C'est le bonheur, dit-il, une telle unanimité cache quelque chose. Pour les gens qui ont investi dans le film, c'est évidemment le drame. Pour moi, c'est une comédie. Ça ne me détruit

Suite à la page C-10

ROBERT LEVESQUE

CLAUDE GAUVREAU, s'il vivait encore ; Réjean Ducharme, s'il ne se taisait pas, et même Sol, si Marc Favreau le laissait parler de lui-même, avoueraient tous les trois découvrir un frère d'outre-Atlantique chez Gildas Bourdet. Moutons noirs de la langue, ces poètes québécois ne se décident pas à entrer dans le rang des phrases bien mises, toutes droites, sages, assumées telles qu'apprises sous le joug du bon parler français. Bourdet, à Lille, a fait un coup qui les réjouirait.

Mais, contrairement à Gauvreau qui fit de toute son oeuvre une tragédie du « dire », à Ducharme qui a joué constamment avec la saveur des mots parfois entrelardés, et Favreau qui multiplie tous les accidents possibles dans la bouche de Sol, Gildas Bourdet, homme de théâtre, ne sera entré qu'une fois, dit-il, dans cet enfer de la déconstruction des mots et de l'invention, démentielle si elle va à son but, d'un langage nouveau, en l'occurrence le « saperleau ».

On assistera, dès mercredi à la salle Maisonneuve, au plus étrange des vaudevilles, *Le Saperleau*, folie langagière et farce lubrique, le génial coup de tête qu'a réussi, en 1982 dans un vieux magasin vide de Lille, ce Gildas Bourdet qui, depuis, est l'un des jeunes loups de la mise en scène en France, dans la bande de ceux qui, depuis l'avènement du Parti socialiste au pouvoir en 1981, cassent du succès comme la dialectique casse des briques.

C'est sur un coup de colère, en fait, que Gildas Bourdet qui, jusque là, avait mis en scène et organisé les scénographies de spectacles Molière, Prévert, Marivaux, Jack London, Labiche et Racine (admirons l'éclectisme), s'est jeté sur une rame de papier, comme sous une rame de métro, par dépit amoureux, brisé qu'il était par une volée de critiques épouvantables (dit-il) qui avaient réduit en cendres une pièce (sa deuxième) qu'il avait osé écrire, ne se contentant plus de mettre en scène les illustres « autres », mais se prenant pour un auteur qui, tranchèrent les « affreux », n'était « ni Céline ni Claudel ».

Après dix pages noircies d'une bile créatrice aveugle, sa vengeance l'effraya presque. « Soudain, en voyant le texte, quelle stupeur ! je ne m'étais pas rendu

GILDAS BOURDET



Photo Jacques Grenier

Gildas Bourdet : du magasin vide à la Comédie-Française...

Le saperleau tel qu'on le jacte

compte, ce premier jour, que ce n'était pas écrit en français ! » Gildas Bourdet, né en Bretagne d'un père breton et d'une mère bre-

tonne (qui grondait en breton mais interdisait qu'on parle autre chose

Suite à la page C-6

À mi-chemin des Cent jours d'art contemporain Faire la lumière sur l'art actuel

GILLES DAIGNEAULT

SANS CONTESTE, dans l'exposition « Lumières : perception-projection », c'est l'Américain James Turrel qui remporte la palme de la popularité avec son oeuvre intitulée *Danaé*, une installation toute simple où la lumière manipule l'architecture et transporte le spectateur dans un espace de rêve. J'ai vu *Danaé* une bonne dizaine de fois et je sais que le charme ne manque jamais d'opérer sur les visiteurs qui ne sont admis qu'en très petit groupe dans la salle.

Seulement, comme dans la belle histoire de la princesse argienne qui prête son nom à l'oeuvre de Turrel, le temps est un facteur important de ces métamorphoses, et on doit savoir que la véritable expérience de l'installation commence une fois qu'on en a compris le dispositif et qu'on accepte de laisser dériver son esprit à partir des suggestions — et des défis ! — qu'elle lance à la perception « normale » des choses. De ce point de vue, *Danaé* est une oeuvre exemplaire des Cent jours d'art contemporain : elle est séduisante et énigmatique, mais on risque de passer à côté de son contenu si on la regarde hâtivement.

Par ailleurs, le titre même de l'exposition risque d'être un obstacle à sa bonne compréhension. En effet, l'omniprésence du mot « lumière » finit par polariser toute l'attention du spectateur sur ce seul thème qui, pour être parfois très voyant, n'épuise jamais les propos des oeuvres. Ici, les propositions exemplaires seraient à chercher du côté des sculpteurs québécois dont les prestations constituent, certes, deux temps forts de l'accrochage. Autant chez Gilles

Mihalcean que chez Roland Poulin, la lumière n'est qu'un élément parmi d'autres, et sûrement pas plus significatif que la mémoire ou les transformations des matériaux. En fait, la lumière est une sorte de

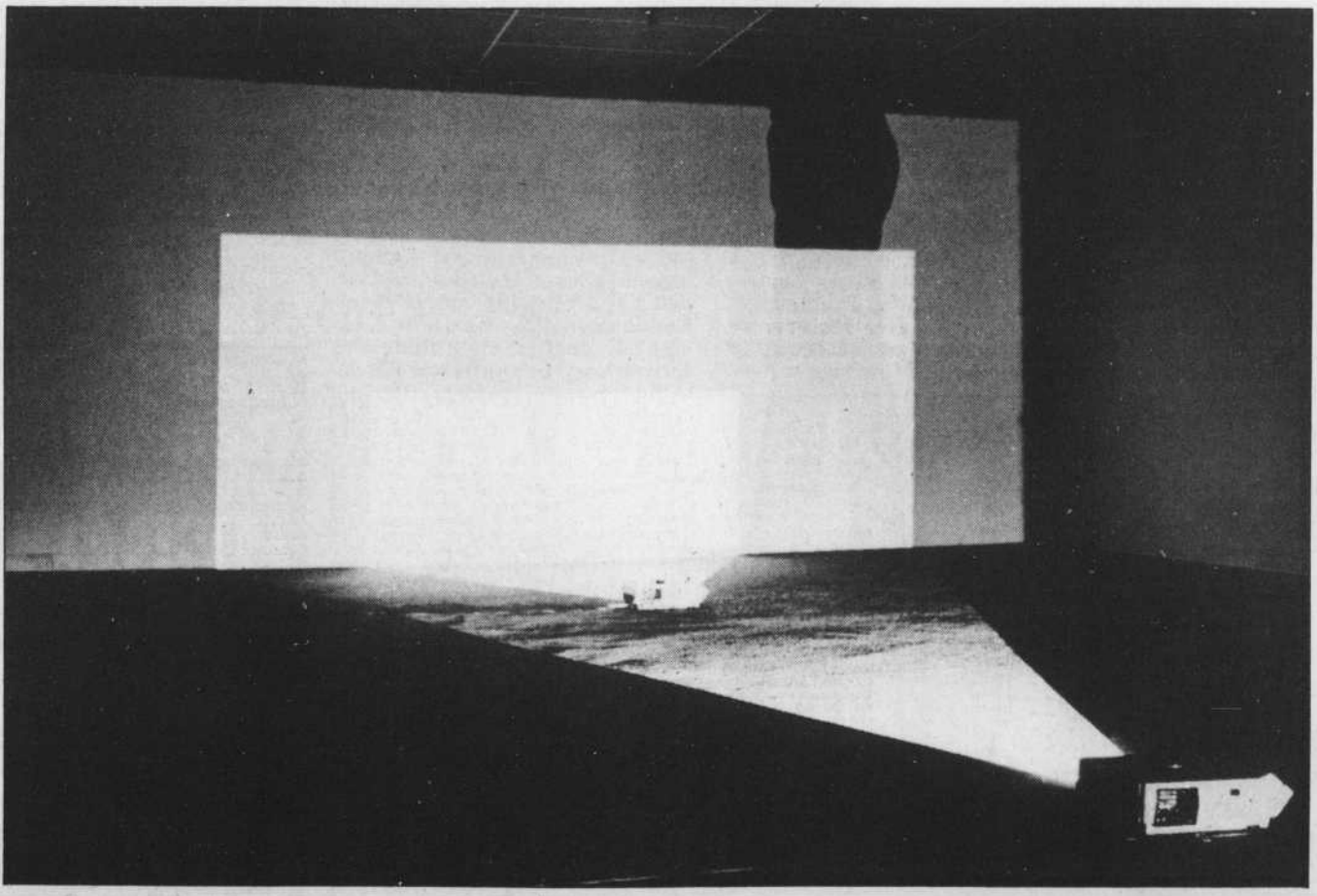
clé qui, utilisée comme telle, peut s'avérer très utile dans toute l'exposition où elle donne accès à plus de 40 univers fortement individualisés.

C'est que, comme cela s'était produit avec « *Aurora borealis* », il fallait un prétexte au Centre international d'art contemporain (CIAC) pour réunir des artistes importants et « vendre » l'événement à tout le monde, et la lumière est apparue à Claude Gosselin comme un biais aussi fécond pour parler de l'art des années 1980 que l'installation l'avait été, l'an dernier, pour discuter l'art des années 1970. Ici, le directeur du CIAC ne risquait pas grand-chose dans la mesure où, tout bien considéré, le titre de

« Lumières » pourrait coiffer n'importe quelle exposition de peinture, de sculpture, de photographie, d'installation, de vidéo, d'hologramme, etc.

Cela dit, on doit reconnaître que le thème (pris dans un sens plus littéral) aura permis à Gosselin de réussir quelques beaux coups, notamment pour ce qui concerne l'importante représentation de la France. Dans l'ensemble, les huit artistes présents à la place du Parc arrivent à donner de l'art français une image complexe et raffinée, très différente de celle que véhiculent habituellement ses diverses for-

Suite à la page C-9



Sans titre (1986), installation de Michel Verjux : un « éclaireissement » sur l'acte de peindre...

Le Devoir culturel

Gilles Carle, Gildas Bourdet et *Lumières*, le cinéma, le théâtre, les arts plastiques, cette semaine à la Une ; LE DEVOIR CULTUREL continue de rendre compte de la vie culturelle, en informant et commentant, tous les samedis, avec une équipe à l'affût de la pertinence tout autant que de la nouveauté.

Pour alimenter ce cahier hebdomadaire, ouvert sur le monde, l'équipe des journalistes permanents de la section culturelle du journal : Jean Royer à la chronique littéraire, Angèle Dagenais aux enquêtes et aux reportages, Nathalie Petrowski à la rubrique cinéma, Marc Morin à l'information musicale, à la chronique humoristique sur la langue, à la littérature canadienne-anglaise et à la maquette (ouf !), et votre serviteur, à la direction des pages et à la chronique théâtrale.

Avec nous, 22 collaborateurs : aux pages littéraires, Lisette Morin (le feuilleton de littérature étrangère), Stéphane Lépine (le roman québécois), Lori Saint-Martin et Jean Chapdelaine Gagnon (les essais littéraires québécois), Guy Ferland (la vitrine du livre et le roman américain), Madeleine Ouellette-Michalska (la littérature étrangère), Diane-Monique Daviau (la littérature allemande), Heinz Weinmann (les essais philosophiques ou sociologiques), Dominique Demers (la littérature jeunesse), Carole David (les revues) et, à l'occasion, des articles de Vladimir Kryszinski sur le roman.

Aux pages spectacles, Carol Bergeron et Gilles Archambault continuent de parler musique classique et jazz, Mathieu Albert suit l'actualité chorégraphique, Gilles Daigneault et Marie Décairy traitent d'arts plastiques, Marcel Jean, Francine Laurendeau et Michel Euvrard vont au cinéma, Paul Lefebvre rencontre ceux qui font le théâtre, et Maurice Tourigny, de New York, écrit sur les principales manifestations culturelles de la métropole américaine.

Paul Cauchon, en cette année si importante pour la télévision, passe à la rubrique radio-télé ; il présentera ceux et celles qui sont derrière micros ou caméras.

Et puis, une fois par mois, nous demanderons à deux invités de lire un même ouvrage pour publier en parallèle ces « lectures croisées ».

— Robert Lévesque

Cécile Cloutier
L'écoulé

poèmes
1960-1983

collection Retrospectives

l'Hexagone



CÉCILE CLOUTIER / L'ÉCOUTÉ

- L'ensemble de l'oeuvre poétique de Cécile Cloutier depuis vingt-cinq ans.
- Une poésie au langage dépouillé, réduite à l'essentiel, à la façon des haïku japonais.
- Jean Royer a noté que cette poésie « recrée le paysage de la matière pour transmettre les sensations de vivre ».
- Laurent Mailhot et Pierre Nepveu voient cette poésie comme « une sorte de rêve heureux à partir des formes et des matières qui nous entourent ».
- Gallien Lapointe parlait de « poèmes purs et durs comme des diamants ».
- L'oeuvre de Cécile Cloutier reste unique, par le ton et par la forme, dans la poésie québécoise moderne.

l'Hexagone

POÉSIE
COLLECTION RETROSPECTIVES

DIFFUSION: QUÉBEC LIVRES



LE DEVOIR CULTUREL

LE FEUILLETON

Un plus-que-roman : le recueil de 200 pages inoubliables

LISETTE MORIN

★ France Huser, *La Chambre ouverte*, roman, Le Seuil, 247 pages.

QUAND Jean-Paul Sartre se demande « Pourquoi écrire ? » (*Qu'est-ce que la littérature ?*), il répond : « Tout ouvrage littéraire est un appel. Écrire, c'est faire appel au lecteur pour qu'il fasse passer à l'existence objective le dévoilement que j'ai entrepris par le moyen du langage. »

France Huser, dans *La Chambre ouverte*, dévoile, à combien... ouvertement ! ses intentions d'écrivain et son livre est indiscutablement un appel au lecteur. Mais, poussant plus loin l'intention ordinaire du romancier — d'un romancier de la tradition — elle propose, plus qu'une histoire, plus qu'un ensemble de chapitres, des pages, encore des pages, toujours des pages et, suivant la leçon de Sartre, elle réclame, pour son livre, « un exercice de générosité » de celui et de celle qui seront ses lecteurs.

On oubliera sans doute très vite les prénoms, volontairement banals, de

ce trio amoureux, constitué de Louise, Sabine et Antoine. On n'oubliera plus les pages que l'auteur de *La Chambre ouverte* consacre aux épisodes divers de leur passion amoureuse. Sado-masochistes, aux deux premiers chapitres, ces pages... Plus encore dans la séquence de la salle de bain qu'on pourrait qualifier de... sodomisante ! Mais, changeant de registre, suivent des pages douces, lénifiantes : celles du saladier rempli de cerises, celles de l'épisode zurichois de la plume de cygne, plantée dans la chevelure de la mère de Louise, et, d'avantage émouvantes, celles du retour à Zurich, des années plus tard, alors que « la séduction des cygnes s'était enfuie » et que la petite fille, devenue grande, « s'acheta un mince collier d'argent » parce qu'il fallait sceller une alliance, si absurde fût-elle, avec la ville du lac.

D'autres pages encore, celles de la recherche d'une robe bleue « pour l'amour », longuement infructueuse, mais qu'on finira par dénicher et que Louise « revêtit un jour où elle s'amusa à descendre tous les escaliers de la tour Eiffel en courant devant lui ». Les deux courtes pages du château en ruines, dans une île de va-



Photo Ulf Andersen / Le Seuil
France Huser.

cances, avec la grande salle où « il y avait cette seule présence : un orgue. Immense, abandonné [...] par sa grandiloquence, plus semblable à un monument qu'à un instrument de musique... » Et Louise songea « que sa vie ressemblait à cette demeure sauvage, avec un orgue qui résonnait quand on ne le touchait plus ».

On pourrait longtemps poursuivre le jeu « des pages inoubliables » de ce court roman. Celles de « l'affaire des chats — une sorte de départ pour un pays inconnu dont on ignore la langue », sorte de recette aphrodisiaque pour un amant désenchanté... Celles du caramel gagnant, un autre retour à l'enfance de Louise. Mais tout

ce recueil de belles pages n'est pas un jeu ni un exercice innocent. Sabine, Louise et Antoine sont des personnages que domine un envoiement impudique pour les « jeux de l'amour » qui ne sont pas ceux du hasard. Les deux jeunes femmes se « trouvent », sans s'être beaucoup cherchées, mais elles sont dans un appartement qui semble celui d'un écrivain... qui n'écrit plus, un appartement où trône une vieille machine à écrire, présence magique... Elle reste là, brillante, imperturbable, tandis que tout l'appartement sombre, envahi par la poussière et le désordre... »

Si l'on ajoute aux « pages » brillantes, souvent insolites dans leur apparence incongruité, les références bibliques, Assuérus, Holopherne, Judith, Salomon, Esther et Salomé se mêlant aux fantasmes de Louise; les travaux de l'étudiante Sabine nourrissant quelques-uns des regrets de Louise, on admet facilement que ce roman, dont c'est peu d'user à son propos du cliché « inclassable », est une oeuvre éminemment littéraire. Dont le style est soyeux comme l'étoffe des dessous féminins que laissent tomber, à tout propos, et n'importe où (dans une cabine téléphonique, dans l'escalier, dans la voiture rouge de Sabine...) les héroïnes de France Huser.

Répetons-le : *La Chambre ouverte*, c'est, rédigées avec une

grande justesse de ton, les pages les plus nouvelles, les plus étonnamment belles de la littérature dite féminine

des dernières années... Une grande réussite, qu'un jury littéraire serait impardonnalement de ne pas retenir.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

ENTRETIEN

Daisaku Ikeda et Aurelio Pecci, *Cri d'alarme pour le XXI^e siècle*, P.U.F., 203 pages. Aurelio Pecci, ancien président du Club de Rome, et Daisaku Ikeda, président de Soka Gakkai International, discutent, dans cet ouvrage, des grands problèmes de l'humanité. Ils se penchent plus particulièrement sur le problème de la Terre qui devient progressivement inhabitable. Ils lancent, finalement, un vibrant appel à la paix.

BIOGRAPHIE

Danielle Ouellet, *Adrien Pouliot, un homme en avance sur son temps*, Boréal, 211 pages. Cette biographie nous présente un des pionniers de l'enseignement des sciences au Québec. L'auteur, collaboratrice à *Québec science*, nous montre, dans l'intimité, un homme d'action qui n'avait pas peur de se servir des médias pour promouvoir ses idées. Né en 1896, Adrien Pouliot, le père de Jean Pouliot, actuel président de Quatre Saisons, est mort en 1980.

ÉDUCATION

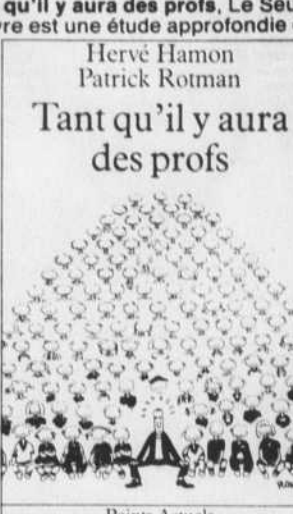
Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Tant qu'il y aura des profs*, Le Seuil, coll. « Points/Actuels », 368 pages. Ce livre est une étude approfondie de l'enseignement secondaire en France. Il s'en dégage un tableau noir qui fait craindre le pire. Les profs, les parents, les étudiants, mais surtout le système de l'éducation mal adapté à la révolution technologique, sont pointés du doigt. Tous doivent mettre la main à la pâte. Cet ouvrage a remporté, en 1984, le prix de l'Association des journalistes universitaires et a été sélectionné par *Le Monde*, en 1986, parmi les 10 meilleurs livres de sciences sociales des 10 dernières années.

Yolande Tremblay, *Médias, symboles et styles d'apprentissage*, Bellarmin, 126 pages. Cet ouvrage a un double objectif : définir les médias et les situer dans un contexte d'apprentissage et d'enseignement. L'auteur veut ainsi aider les enseignants à mieux utiliser les moyens audio-visuels mis à leur disposition.

ROMANS

Alice Parizeau, *L'Amour de Jeanne*, éd. Pierre Tisseyre, 251 pages. Après les succès en librairie de *Les Lilas fleurissent à Varsovie*, *Côte-des-Neiges* et *Ils se sont connus à Lwow*, Alice Parizeau nous revient avec l'histoire d'une adolescente qui nous raconte le soulèvement du ghetto de Varsovie. La vie quotidienne s'imprègne alors de la peur et de la brutalité ambiantes.

Dominique Garnier, *La Femme publique*, Points n° R258, 165 pages. Pour les nostalgiques du film d'Andzej Zulawski... Petite différence, toutefois : dans le roman, le narrateur est Ethel Durville (la femme publique)... ça change bien des choses... Jacques Ferron, *L'Amélianchier*, VLB éditeur, coll. « Courant », 207 pages. Ce récit, du regretté Jacques Ferron, est une sorte d'*Alice au pays des merveilles* québécoise, un roman initiatique, un retour aux sources; bref, un conte fabuleux qui raconte la progressive désillusion de la petite Tinamer de Portanque face au monde des adultes. Peut-être le sommet de l'oeuvre de Ferron.



LA LANGUE AU CHAT

MARC MORIN

Heure bleue et langue rose

SI L'AROUSSE s'était prénommé Pierrette et Robert, Pauline, eussent-elles pu subvertir la donnée la plus fondamentalement sexiste de leurs dictionnaires respectifs, à savoir que toutes les lettres de notre alphabet (jusqu'aux toutes maternelles labiales) sont masculines ? Même le « e », qu'on invoque, qu'on courtise, qu'on érige en porte-voix de la nouvelle féminité, n'en est pas pour autant devenu « muette ». Privée de cet appendice tout en rondeurs, la « vertu » n'en est pas moins féminine; paré de deux de ces volutes en forme de nombril, le mot « sexe » ne s'en trouve pas gêné de son genre effrontément masculin. Le transsexualisme, très peu pour moi !, proclame notre irréductible alphabet, du haut de ses 26 signes. Notre « e », en tout cas, demeure en ce débat aussi muet que les anges lorsque leur sexe meublait les théologiques élucubrations de lointains et convexes conclave.

C'est, de toute façon, faire reposer un bien grand fardeau sur les épaules arrondies du malheureux « e » que d'y voir la panacée à tous les écarts sexistes de la langue. Tout féminins qu'ils soient, et avec un « e » muet en prime, les mots « estafette », « ordonnance » et « vigie », par exemple, ont-ils changé un iota à la condition résolument masculine des métiers de la guerre et de la mer ? Le voile — coiffe des clarisses, parure des odalisques ou tchador des Iraniennes — ne se porte guère chez les hommes. La voile, pièce maîtresse de cent siècles de navigation, n'a pas empêché la majorité des inconditionnels de la vague de juger, superstitieusement, d'un mauvais augure la présence d'une femme à bord.

Comme toutes les lettres de l'alphabet finiront par y passer dans cette chronique, voilà donc l'« e », muet ou instable, évacué pour l'heure. Il m'aura permis surtout de lancer un gros bouquet à nos collègues de *La Vie en rose* pour avoir osé, dans leur livraison de septembre, consacrer le dossier de Une à notre mère la langue française.

Je dis « osé » car on se demande parfois si les Québécoises et les Québécois n'en ont pas soupé de la langue (excusez-là !) comme, d'ailleurs, de la constitution. *LVR* étant dans une position financière précaire — que la Déesse-Mère lui prête vie ! — « Parlez-vous français ? » en couverture n'est sans doute pas la recette optimale pour renflouer la caisse...

Courez donc au kiosque acheter *La Vie en rose* : le dossier de 14 pages (sur 64, ce n'est pas mince !) a de quoi alimenter les réflexions politico-linguistiques de chacune et des autres. Le dialogue Louky Bersianik-Louise Harel est particulièrement pertinent comme état de la question. En prime : une entrevue avec Elisabeth Badinter (*L'Amour en plus* et, tout récemment, *L'Une est l'Autre*), dont les incidences linguistiques sont plus pertinentes qu'on l'eût imaginé.

Ces fleurs lancées le plus amicalement du monde, on devine que ce chat n'a pas tout dit sur les chattes et les souri(e)s. La suite, comme on dit, au prochain numéro.

Un peu de patience, monsieur Cauchon

COURRIER

CHRONIQUEUR de télé, vous parlez d'un manque d'originalité au sujet de notre série nouvelle, au réseau TQS, le dimanche. Or le milieu littéraire sait bien qu'*Apostrophes* reprenait la formule de Georges Suffer (ORTF), lequel reprenait celle du créneau des livres de la série *Cinq colonnes*... La raison ? C'est une excellente formule : montrer au « petit écran » quatre livres avec les auteurs et amener ces créateurs à parler des ouvrages des co-invités. Une idée simple et efficace.

L'illustre Bernard Pivot jouit d'un bassin de célébrités formidables et possède maintenant une expérience formidable. Alors, me traiter de « Pivot local » relève d'un esprit de colonisé, il me semble. Certes, le « Québec littéraire » n'est pas, hélas ! la « France littéraire », mais je n'y peux rien ! Donnez la chance au couteur et à mon équipe, s'il vous plaît.

Mes interruptions trop fréquentes ? Le chercheur Albert Martin, le réalisateur André Barro et moi, nous dressons un plan précis du déroulement d'une émission. Nous voulons éviter absolument les monologues abstraits qui ont fait qu'il n'y a plus d'émissions/livres à la télévision québécoise.

C'est le monde marchand qui paie pour notre série : je dois donc interrompre six fois dans l'heure mes invités en plus de devoir m'en tenir au thème choisi. Je fais des débuts dans un métier tout neuf pour moi, l'animation; je réclame l'indulgence, forcément. Comme vous l'avez publié, je compte bien, en effet, sur votre patience. Dans un mois — ou deux ? — l'unique occasion télévisuelle d'entendre parler de nos livres sera, je le souhaite, une belle, agréable et divertissante occasion. Ce ne sera jamais parfait, étant de « ce monde » !

— CLAUDE JASMIN
Montréal, le 17 septembre.

Notes de lecture

JEAN ROYER

★ *L'Avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*, sous la direction de Jacques Pelletier, les Cahiers du département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal. Montréal, 193 pages.

UN VASTE projet de recherche, portant sur les revues et les producteurs littéraires se réclamant de l'avant-garde, a donné des textes d'uni-

versitaires ici réunis pour une étude idéologique et matérielle de ces productions. On tente aussi d'insérer l'avant-garde littéraire dans l'histoire sociale du Québec. On y étudie, entre autres, la revue *Mainmise* et la contre-culture, « la posture utopiste » de Paul Chamberland, l'itinéraire de François Charron ainsi que des producteurs de théâtre et de peinture, sans oublier le marxisme universitaire qui a sévi dans les années 1970. Ce recueil est tout simplement passionnant pour qui s'intéresse à l'histoire culturelle ou littéraire.

POUR OBTENIR DES CANDIDAT(E)S DE QUALITÉ UTILISEZ
LES CARRIÈRES ET PROFESSIONS DU DEVOIR
842-9645

LE DEVOIR CULTUREL

est dirigé par
Robert Lévesque



FOIRE DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL 40 LIBRAIRES IMPORTANTS DE PARTOUT AU CANADA

UN CHOIX INOUI DE LIVRES SUR TOUS LES SUJETS.

- Livres épuisés et anciens
- * Littérature
- * Voyages
- * Exploration
- * Livres d'art
- * Illustrés
- * Editions limitées et signées
- ET DE SUPERBES GRAVURES ANCIENNES

Le Centre Sheraton Montréal
1201 Dorchester Ouest

Samedi 20 septembre 1986 de 12 à 20 heures.
Dimanche 21 septembre 1986 de 11 à 17 heures.



UN MUST!

Jacques Godbout
Une histoire américaine

Seuil

LE DEVOIR CULTUREL

JACQUES DOUAI, l'oiseau rare

JEAN ROYER

DEPUIS 40 ans déjà, Jacques Douai maintient le cap de la chanson poétique française, traditionnelle et contemporaine. Dès la fin de la guerre, il introduisait en France le répertoire de ses plus grands poètes mis en musique, avec la qualité de son interprétation. Il a lancé, rappelait Boris Vian, « cette ballade devenue rengaine », *Les Feuilles mortes*. Il chante aujourd'hui non seulement Prévert et Tardieu mais aussi Trenet, Brassens, Aragon, Lemaître, Vigneault, Hugo, Seghers, Bérimont, Ferland, Nery, Desnos et tant d'autres.

Aujourd'hui, ce troubadour moderne sait maintenir la poésie française dans la sensibilité contemporaine. C'est ce qu'on verra d'ailleurs, par chance, à Montréal le 27 septembre prochain, alors que Jacques Douai donnera un récital unique au Tritorium.

Il y a 30 ans, en 1955, Douai était venu chanter au Festival de Montréal. Il était resté 18 mois parmi nous, fasciné par la culture québécoise et retenu par des amis durables, dont celle du poète et cinéaste Pierre Perrault.

Jacques Douai est reconnu en France comme « un des trois grands de la chanson », a déjà écrit Lucien Rioux, dans *Le Nouvel Observateur*. Il a su puiser dans l'immense répertoire de la poésie populaire et contemporaine plus de 300 titres qui ont un point commun : la beauté poétique et musicale. D'ailleurs, l'Académie Charles-Cros et l'Académie du disque français lui ont attribué pas moins de cinq prix pour ses albums de chansons.



Jacques Douai : l'anthologie la plus émouvante de la chanson française.

L'œuvre de Jacques Douai compose, en fait, l'anthologie la plus émouvante de la chanson française. C'est peut-être pourquoi il a été appelé, depuis plus d'un quart de siècle, à porter son répertoire en tournée à travers le monde, d'Helsinki à Houston, de New York à Monastir, de Tahiti aux Antilles, de Londres à Bangkok, et de Téhéran à Montréal.

Bien sûr, Jacques Douai est un des chansonniers les plus connus de France. Fait inusité, ses 25 albums enregistrés depuis 1947 sont toujours au catalogue et en vente. D'ailleurs, l'artiste a vendu plus d'un demi-million de disques, ce qui n'est pas négligeable si l'on songe que son répertoire n'a rien à voir avec le *hit parade*.

En somme, on peut dire, avec les Français, que Jacques Douai, c'est vraiment l'oiseau rare !

LA NOTE BLEUE

GILLES ARCHAMBAULT

Autour de minuit

SELON les échos qui nous sont parvenus du dernier Festival du film de Venise, *Autour de minuit*, de Bertrand Tavernier, est une réussite totale. On connaît le propos du cinéaste. Nous replonger dans le Paris des années cinquante, celui des boîtes de jazz, créer de toutes pièces un musicien américain dont les comportements seraient ceux de Lester Young et de Bud Powell. Le Président avait joué au *Blue Note* deux jours avant sa mort et le pianiste avait longtemps séjourné là-bas. Pour tous les amateurs le moindre éclairci, ces deux figures sont essentielles dans la mythologie du jazz.

L'originalité du film tient surtout à ce que Tavernier ait demandé à un jazzman important de jouer un rôle dramatique. Dexter Gordon, à ce qu'on m'a dit, est magistral dans le rôle du musicien américain noir qui vit tant bien que mal son exil. Je n'ai pas de difficulté à croire que la carrière imposante de Gordon, sa démarche, sa voix parviennent à rendre le personnage vraisemblable.

En revanche, et je l'ai déjà rappelé ici, le cinéma a si fréquemment méconnu le jazz que je croirai à leur coexistence bénéfique dans ce film que vérification faite. Vivement qu'on le projette à Montréal ! C'est à ce moment qu'on pourra constater si Tavernier qui n'a pas cessé d'ajouter des éléments à la trame sonore, additionnant les séances d'enregistrement, n'a pas étouffé le message. Il était tout simple, ce message. L'angoisse d'un musicien traqué qui ne recherche même plus la paix. Les mondes si semblables et dissemblables de Lester Young et de Bud Powell conviennent à cette interprétation sans fioritures. En attendant le film, le disque de Herbie Hancock, continuons d'écouter *She's Funny that Way* avec l'homme au curieux chapeau et *Celia*, du génial et inquiet pianiste.

Plus près de chez nous, Jim West, le pdg de la maison Fusion III, vient d'acquiescer les droits de distribution des catalogues *Soul Note* et *Black*

Saint. Cette maison, qui publie sous étiquette « *Justin Time* », nous promet également, dans un avenir proche, un Pepper Adams accompagné par l'orchestre de Denny Christianson, Paul Bley, Bob Moover, John Abercrombie et Oliver Jones.

Il est primordial que les produits *Soul Note* et *Black Saint* nous soient accessibles. Ces deux marques italiennes représentent aux yeux de nombreux connaisseurs la vitalité du jazz sur disques. Elles seraient un peu ce que *Blue Note* et *Prestige* étaient dans les années cinquante. On fait beaucoup état, aux USA, d'un renouveau du jazz. À y regarder de près, toutefois, on s'aperçoit que très souvent on ne publie là-bas que des séances trafiquées. Ce ne sont pas les *trade magazines* américains ni *Digital Audio*, par exemple, qui dénonceront les pratiques commercialement abusives de GRP, de Projazz, de Windham Hill. Autant chez *Black Saint* que chez *Soul Note*, on a du jazz et de ses musiciens une idée qui n'est pas réductrice. C'est chez eux que l'on trouve des artistes aussi essentiels que David Murray, le Word Saxophone Quartet, Archie Shepp, Cecil Taylor, Steve Lacy, etc. La jeune musique qui domine n'empêche pas la cohabitation avec le *hard bop*, ainsi qu'en témoigne la présence au catalogue de Clifford Jordan, Kenny Drew, Art Farmer, etc.

Quelques suggestions de CD : Roswell Rudd/Steve Lacy/Misha Mengelberg/Kent Carter/Han Bennink, *Regeneration*. Soul Note SN 1054. Une musique qui provoque, qui a de l'intelligence, de la force, de l'humour.

Archie Shepp, *Down Home New York*. Soul Note SN 1102. Shepp a rarement joué avec autant de conviction que dans ce disque. Sa version de *Round about Midnight* est tout simplement renversante de vérité.

Clifford Jordan, *Repetition*. Soul Note SN 1084. En quatuor, avec au piano le méconnu Barry Harris, le saxophoniste salue au passage le *blues*, Sonny Rollins et nous convie au bonheur tout court.

La semaine prochaine . . . Dans la livraison du 27 septembre du DEVOIR CULTUREL, c'est la rentrée littéraire qui occupera une partie de nos pages. Jean Royer présentera l'éventail des parutions devant s'échelonner sur les prochains mois, et il s'entretiendra avec l'un de ces auteurs du cru 1986, Marie-José Thériault, qui signe *L'Envoleur de chevaux* chez Boréal. Stéphane Lépine commentera ce recueil de contes.

À quelques jours de la rentrée au Théâtre du Nouveau Monde, où le Molière annuel est, cette fois-ci, *Les Fourberies de Scapin*, Paul Lefebvre rencontre, non pas un acteur, un décorateur ou un metteur en scène, mais quelqu'un qu'on interviewe rarement, l'éclairagiste, en l'occurrence l'un des plus cotés, Michel Beaulieu. — R.L.

Chichi Chéri Un spectacle-performance de **Sylvie Laliberté**
 Dimanche, lundi et mardi, 21, 22 et 23 septembre '86
 à 20h30 au Restaurant-Bar-Théâtre *La Licorne*
 Billet: 9\$ 2075 boul. St-Laurent 843-4166

LE TEMPS EST AU NOIR
LE TEMPS EST AU
LE TEMPS EST AU
 Rés.: 521-4191

Le Groupe Genre présente

Helle Julie

du 17 au 28 septembre

un texte d'AUGUST STRINDBERG traduit par BORIS VIAN

mise en scène de H. Delfaut

centaur 453 ST FRANÇOIS XAVIER 288-3161
 514 842-2112 Réservations
 514 842-2112 Réservez maintenant
 Sur tout billet de plus de 7\$

Chanson : les éliminatoires de Granby — Le Festival de la chanson de Granby entend jeudi quatre soirées éliminatoires; 32 jeunes chanteurs sélectionnés vont concourir pour être parmi les huit finalistes à la soirée de gala du 4 octobre. Cet été, quelque 200 candidats ont été convoqués (ou entendus dans leurs provinces respectives) par un comité de sélection du festival. Les éli-

minatoires (18 au 21 septembre) ont lieu au cégep de Granby, où le jury est formé de Raymond Desmarceaux (CIEL-FM), Serge Plaisance (CKOI-FM), Lise Richard (Trans-Canada), Paul Cauchon (LE DEVOIR) et la chanteuse Sylvie Tremblay.

Théâtre Acte 3 présente
Andromaque 86
 de Jean Racine
 du 25 sept. au 27 oct.
 à 20h. Dimanche: 15h. Relâche: mar. et mer.
Bain Laviolette
 1570 de Lorimier
 Angle: de Maisonneuve
 Métro Papineau
 Réservations: 276-8091
 Pour qui sont ces serpents
 qui sifflent sur vos têtes?

Société PRO MUSICA



CHARLES DUTOIT
 THÉÂTRE MAISONNEUVE
 LUNDI, 29 SEPTEMBRE, 20H

CHARLES DUTOIT et l'Ensemble PRO MUSICA formé uniquement d'instruments à vent
R. Strauss: Sérénade en mi bémol.
C. Gounod: Petite Symphonie pour instruments à vent.
Mozart: Sérénade # 10 (Gran Partita).

Billets: 12\$ - 10\$ - 8\$ - Etudiants: 5\$
 PRO MUSICA - 1410 rue Stanley #408
 845-0532

Avec la collaboration de la **BANQUE NATIONALE** et des Lignes Aériennes Canadiennes

Salle Wilfrid-Pelletier
 Place des Arts

Rideau: 20 heures précises
 Les 9, 13, 18, 20, 24, 27 et 29 septembre

Billets en vente maintenant

L'OPÉRA DE MONTRÉAL
 Directeur artistique: Jean-Paul Jeanotte
 Directeur général: Jacques Langevin

Cette production est présentée grâce à la collaboration d'Air Canada et de la **BANQUE NATIONALE**

Les compagnies suivantes ont contribué à la présentation d'une soirée d'opéra:
 Banque Nationale et Air Canada 9 septembre
 Bell Canada 13 septembre
 Gaz Métropolitain 18 septembre
 Ultramar Canada inc. 20 septembre
 Texaco Canada inc. 24 septembre
 Charette, Fortier, Hawey Touche Ross 27 septembre
 Trust Royal 29 septembre

Roméo et Juliette

Avec: Diana Soviero, Alberto Cupido, Pierre Charbonneau, Gaëtan Laperrière, Odette Beaupré, Marion Pratkanicki, Gregory Kunde, Grégoire Legendre, Charles Prévost

de Gounod Chef d'orchestre: Henry Lewis, Assistant chef d'orchestre: Brian Law
 Mise en scène: Bernard Uzan, Scénographie et costumes: Claude Girard

Billets: 145, 18, 50\$, 27, 50\$, 39, 50\$, 45, 50\$

Et vous... Qu'en pensez-vous?



Claire Lamarche vous donne... **Droit de parole**
 Réalisateur: Jean-Pierre Morin
 Vendredi à 20h.



L'autre télévision



LE DEVOIR CULTUREL

Gildas Bourdet : le saperleau tel qu'on le jacte

Suite de la page C-1

que le français correct), explique aujourd'hui que cette pièce, *Le Saperleau*, lui était venue comme un réflexe d'enfant, à la limite de l'autisme, réagissant aux méchantes critiques comme un enfant à une punition injustifiée, et que cette contraction des mots s'ajoutait à un geste délibérément régressif, « douloureux pour moi », par lequel il voulait, fana de Céline depuis l'adolescence, être « anti-culturel » et « mal séant ».

Puis, se rendant compte qu'il allait vers l'invention d'un langage (la première réplique : « O qué ça va ô qué ça va oué ! »), Gildas Bourdet s'est mis à l'ouvrage plus intellectuellement, mais à peine, dit-il, l'intention n'étant pas vraiment d'inventer une langue (« ce serait de la folie ») puis qu'il voulait « casser le système possible » d'une telle entreprise, systématisation qu'un de ses illustres prédécesseurs en architecture linguistique théâtrale avait produite trente ans plus tôt, Jean Tardieu, avec *Un mot pour un autre*.

Le saperleau (le mot peut vouloir dire : ça perd de l'eau, le père sa-laud, saperlipopette, et ceux que vous imaginerez), c'est, en fait, un phénomène de traduction en un langage des paroles qui s'entrechoquent dans la mémoire. Et, dans *Le Monde*, Bourdet a écrit déjà qu'il avait créé ce dialecte théâtral « pour dire à quel point je n'en suis pas encore revenu d'avoir appris à parler ».

« Le saperleau, c'est du français, tous ses mécanismes sont là, à l'oeuvre, m'explique Bourdet. On peut rencontrer tout ça chez les locuteurs de la langue française, et mon travail, en fait, a été d'ouvrir la langue pour renvoyer le spectateur dans sa possibilité à lui de se déterminer, d'entendre ce qu'il veut, de bricoler un sens, et en cela ma pièce est pour enfants; parti d'un réflexe d'enfant, qui parle sans posséder tous ses mots, on arrive à l'enfant qui écoute, qui invente. »

Ce *Saperleau*, que la compagnie de Gildas Bourdet, la Salamandre, prévoyait jouer dix fois dans un magasin désaffecté, il a été joué plus de 300 fois jusqu'à aujourd'hui. Le soir de la première, rappelle Bourdet, « le carré des critiques, vert, d'un bloc, se regardant, n'a pas bougé ». « Je vais écrire tellement mal qu'ils oseront pas le dire », s'était-il promis. Mais l'originalité de la farce qu'il avait ainsi créée, le plus lubrique des vaudevilles (un Don Juan des faubourgs, le Saperleau, aux prises avec deux mangeuses d'hommes et tentant l'une quand l'autre se rebiffe, toujours à l'affût de se « mâleurrer »), ajouté d'un déire verbal aux limites de la licence, a fait mouche. La France, depuis, a découvert le *Saperleau*, les festivals se le sont arrachés, il y a une traduction (mais si !) en italien, seul bide de cette aventure qui fêtera à Montréal ses quatre ans, l'âge du saperleau.

Gildas Bourdet, à cet âge-là ou un peu plus, dans sa Bretagne, fit ses premiers rêves d'artiste en s'imaginant peintre. « À 13 ans, je voulais être Utrillo ou rien ! » Utrillo ? « C'était le seul peintre que je connaissais. » Jusqu'à 22 ans, Gildas Bourdet peint, mais il se rend compte qu'on ne change pas le monde sur une toile, Mai-68 est passé par là, et c'est vers l'architecture qu'il entreprend de mettre en pratique les leçons révolutionnaires de ce printemps ultra.

Les barricades à peine levées, en 69, un ami lui propose de monter dans le Nord, à Lille, pour créer un décor de théâtre. Premier contact, amour définitif. C'est *Le Mariage de Figaro*, que Bourdet construit à ce moment-là, et il en gardera une dévotion solide, à la Salamandre, pour les textes classiques, fréquentation qui culminera en 1981 avec un *Britannicus* qui amènera à Lille des critiques parisiens sans réserves. Mais, et c'est là que le metteur en scène naît en même temps que l'auteur, c'est d'abord, en architecte, par le rêve d'un lieu qu'il imaginera et créera ses propres pièces, comme *Didascalies* en 1980, *Le Saperleau* (un magasin vide) en 1982, *Une station-service* (une toile d'Edward Hopper) en 1985, et le plus récent, *Les Crachats de la lune* (un buffet de gare à Lyon) en mai dernier.

La mise en scène, pour lui, commence avec le travail sur l'espace. Et le *Saperleau* que l'on verra à la salle Molière, hélas ! n'est pas vraiment celui qu'il a conçu. Il s'agit de la deuxième mouture, où l'on a adapté la scénographie pour les salles à l'italienne qui sont le lot habituel des tournées. « Au départ, explique Bourdet, on a installé le *Saperleau* dans un petit théâtre en tôle, vitré, comme un ancien magasin, et le double regard était essentiel : on pouvait voir de l'intérieur et de la rue. » En ce sens, le travail que Bourdet faisait à Lille en 82 est très près de celui d'une troupe comme le *Squat Theater* à New York.

Dans la conurbation Lille-Roubaix-Tourcoing, Gildas Bourdet a vraiment, avec la Salamandre (fondée en 1969), où, comme il le dit avec

malice, il a « pris le pouvoir », mené un théâtre qui, peu à peu, s'est fait connaître dans toute la France, à tel point qu'en 1981, « sous Jack Lang », le ministre de la Culture des socialistes, la Salamandre est devenue le Théâtre national Nord-Pas de Calais. Formé dans l'agit-prop, secouré par des années de théâtre en vache maigre (« on gagnait 460 francs par mois, on a été une troupe misérable durant cinq ans, avec un camion pour toute richesse »), Gildas Bourdet est maintenant devenu l'une des vedettes du théâtre français.

« Nous étions tous de gauche, révolutionnaires, dit-il aujourd'hui avec beaucoup d'ironie dans les yeux, nous avons beaucoup changé, nous ne sommes pas les seuls, nous sommes devenus démocrates », et, soudain, je crois avoir devant moi un

représentant de cette caste parisienne qu'a interpellée Guy Hocquenghem dans son pamphlet publié chez Albin-Michel, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*. Gildas Bourdet est le Français type de cette génération qui s'est formée dans Mai-68, « une école d'inefficacité et d'efficacité », dit-il, et qui aujourd'hui occupe la place, dans l'administration, la politique, et le théâtre. « Nous étions un grand monôme », laisse-t-il tomber, ajoutant « peut-être », avec un humour audacieux. La France, en mai 68, allait passer de « Salut les copains ! » à, moins de vingt ans plus tard, la « république des copains ».

Ainsi, Gildas Bourdet est solidement en place. De l'agit-prop au Théâtre national qu'il dirige, son parcours est conforme aux carrières

mais particulier. La Salamandre est le seul théâtre national encore bohémien. Bourdet travaille dans trois salles aléatoires, dont un ancien cinéma. Ce n'est que l'an prochain, lui a promis Pierre Mauroy, qui, en plus d'avoir été le premier ministre socialiste de 81 à 85, est le maire de Lille (ça tombe bien), qu'il aura son théâtre construit.

Entre-temps, il aura fait son entrée à la Comédie-Française, en mars 1987, puisque le nouvel administrateur qui succède à Jean-Pierre Vincent, Jean Le Poulain, lui a commandé une mise en scène du *Dialogue des carmélites*, de Bernanos. « Du temps de Lang, on m'a proposé la Comédie-Française, dit-il sans fausse modestie, mais déjà que je trouve la Salamandre devenue trop grosse... j'ai refusé. Mais je fais le

pari que Le Poulain (dont la nomination a soulevé la critique, eu égard à son passage au boulevard) aura été un bon choix. » Evidemment, quand on a été invité à diriger un spectacle au Français, en même temps que les Lavelli, Peter Stein et Giorgio Strehler, on ne se plaindra pas du bourgeois !

Gildas Bourdet dit que son seul souhait serait d'écrire aussi bien que Jean Racine, mais dans le champ comique. Il a la bouille de ceux pour qui tout va quand même très bien. *Le Saperleau*, c'est clos. Il n'y aura pas de *Saperleau à Saint-Tropez*, dit-il en riant, et puis, avant de se quitter, il m'écrit, sur la page de garde de son ouvrage farfelu et grossier (publié chez Solin), un mot en saperleau : « *Avrenques mon taustre bounaisée sauvenience.* »



Photo Graetz
Guy Perrot, le Saperleau de la pièce.

Récitals d'orgue
LUDGER LOHMANN
Mercredi 24 septembre 1986, 20 hres

à l'orgue Hellmuth Wolff de la salle Redpath
de l'université McGill (3479 McTavish)

GASTON AREL

Vendredi 26 septembre 1986, 20 hres

25e anniversaire de l'orgue Rudolf von Beckerath
église Immaculée-Conception (angle Rachel et Papineau)

Le Quat'Sous présente
ÉCART-TEMPS
Losing Time de John Hopkins
traduction de Simon Fortin



mise en scène de Alexandre Hausvater
avec Frédérique Collin, Louison Danis,
Roger Léger, Robert Marien, Claude Marquis

décor et éclairages de Michel Demers
costumes de Mario Bouchard
musique de Claude Simard

du 23 septembre
au 18 octobre
réservations: 845-7277

LE QUAT'SOUS

100 est, avenue des Pins, Montréal

La solution?



MONTREAL
17
Cable 8

La super-équipe de... **Téléservice**

Producteur-délégué: Robert Séguin

du lundi au vendredi à 18h30.

L'autre télévision



Des secrets...?



MONTREAL
17
Cable 8

Janette les dévoile tous **Parler pour parler**

Réalisateur: Gaëtan Lavoie

Vendredi à 22h.

L'autre télévision



Le tabagisme menace
votre santé



PARTITIONS CLASSIQUES

Méthodes et Études 20%

Remise professeurs et étudiants 10%

Lettre-Son **MUSIQUE**

5054 AVE DU PARC 495-9297

LE DEVOIR CULTUREL

Aux Événements de la pleine lune Les confitures de gagaku

MATHIEU ALBERT

L'ESTUDIO de répétition ressemble davantage à un hangar désaffecté. Éclairage blafard, peinture défraîchie, carreaux brisés. À une extrémité, une dizaine de musiciens, penchés sur leur lutrin, s'affairent à corriger un passage de la partition. Debout, un homme trapu, début trentaine, fait office de *maestro*. Un chef d'orchestre qui n'en a surtout pas l'air, sans baguette ni podium, avec pour toute autorité sur les autres le seul avantage d'être l'auteur de la musique.

L'individu s'appelle Jean Derome, un jazzman de carrière resté méconnu pour avoir séjourné trop longtemps dans les milieux de dissidence. Un musicien touche-à-tout, spécialiste de musique aléatoire, et collectionneur d'instruments fasciné par l'Orient. Une attirance de longue date chez lui, partagée à parts égales entre la musique et la culture, où il s'est permis d'aller puiser abondamment pour mettre au point le dernier-né chorégraphique et musical des Événements de la pleine lune, présenté au centre Calixa-Lavallée du parc La Fontaine, jusqu'au 28 septembre.

Le nom de la pièce : *Confitures de gagaku*. Une oeuvre climatique conçue à l'image d'un cérémonial officié par 11 musiciens, un cinéaste (qui

créera sur place un film d'animation), ainsi qu'un quatuor de danseurs : Daniel Soulières, Richard Simas, Louise Bédard et Andrea Davidson, première danseuse des GBC, convertie momentanément aux charmes du bouger exploratoire.

« Le *gagaku*, dit Jean Derome, pour expliquer la provenance du titre du spectacle, est un terme japonais qui désigne à la fois une forme de musique et un type particulier d'ensemble musical. Sur le plan de l'histoire, le *gagaku* est l'ensemble le plus ancien encore vivant sur la planète; ses origines remontent quelque part autour du troisième siècle. Et c'est lui qui, le premier, a introduit la notion d'accord dans la musique. »

S'agit-il d'un pastiche? Pas du tout! « Ce que j'ai composé ne sonne absolument pas japonais. Je ne voulais pas restituer l'Orient sous l'image édulcorée d'une carte postale. Je me suis plutôt attardé à en extraire des modes de fonctionnement, des pensées, des idées. »

Mais le *gagaku* demeure, pour Jean Derome, une matière froide, purement structurelle, inefficace à assurer la cohésion du spectacle et à stimuler l'imaginaire des danseurs. Pour remédier à cette carence, il se tourne alors vers le taoïsme (religion populaire chinoise), dont il emprunte le calendrier pour en faire le fil conducteur autour duquel pourra se fixer l'itinéraire de la trajectoire.

Le calendrier taoïste, vous vous en doutez, ne fonctionne pas tout à fait comme le nôtre. Sa première originalité consiste, en effet, en ce qu'il ne découpe pas l'année en quatre saisons, mais bien en cinq : le printemps, l'été, la fin de l'été, l'automne et l'hiver. De plus, à chacune de celles-ci sont associées diverses caractéristiques : une odeur, une vertu, une émotion, un animal, une partie du corps, etc.

« Avec toutes ces propositions, qui sont devenues pour nous des propositions de travail, poursuit-il, le calendrier nous a procuré une base concrète sur laquelle nous avons pu élaborer le spectacle. Il a servi, en quelque sorte, de point de jonction entre la musique et les danseurs. » Un peu à la manière d'un parcours fixé à l'avance où chacun (danseurs et compositeur) s'applique à évoquer l'écoulement du temps selon les données suggérées par les saisons. Mais tous, cependant, comme il est d'usage aux Événements de la pleine lune, conservent une liberté absolue quant à l'interprétation qu'ils peuvent en faire. « Cela donne parfois des résultats étonnants, raconte Jean Derome. À certains moments, les danseurs ont cliqué exactement sur la même chose que moi; à d'au-



L'équipe des Événements de la pleine lune : (de gauche à droite) Pierre Cartier, Robert Lepage, Jean Derome, Andrea Davidson et Catherine Dostaler.

tres, pas du tout. Il se produit alors un contraste entre la musique et la danse. »

Vous l'aurez probablement compris, aux Événements de la pleine lune la musique et la danse sont d'abord et avant tout perçues en termes de jeu. Un jeu permanent avec l'imprévu, dont l'objectif ultime réside dans le seul plaisir de faire jaillir quelques instants d'inédit, parfois sublime ou saugrenu, magnifique ou fantasque. Une façon pour eux de redécouvrir sans cesse tous les réseaux de possibilités que recèlent les rapports entre la musique et la

danse. *Confitures de gagaku* reste, cependant, le spectacle le plus traditionnel jamais conçu par les Événements. Car tout, ou à peu près, y a été réglé au préalable. La musique a été rééditée en bonne et due forme. La ges-

tuelle, chorégraphiée. L'improvisation, habituellement érigée en principe conducteur, n'occupe cette fois qu'une part infime du spectacle. Est-ce une nouvelle orientation? « Voyez cela plutôt comme une nouvelle expérience », répond Jean Derome.

début PRÉSENTE



QUATUOR LYRIQUE CANADIEN

Nancy Allison (soprano)
Michèle Gaudreau (mezzo soprano)
Michael Gray (tenor)
Louis-Marie Gallant (baryton)

Au piano: IAN SMITH

LE SAMEDI 27 SEPTEMBRE 1986

SALLE POLLACK
555, ouest Sherbrooke

20h
Billets / 8,00\$

878-9680
392-8224

Récital unique

Jacques Douai

Samedi le 27 septembre à 20h30

... une production Pierre Jobin



255 Ontario Est

Rés.: 284-7126 (de 13h à 18h sauf le dimanche)

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN 1986-87

SÉRIE CLASSIQUE

Théâtre Maisonneuve / Lundis 20h00

AGNÈS GROSSMANN: directrice musicale, chef d'orchestre attitrée

6 octobre, 1986

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
LOUIS LORTIE
Pianiste
WAGNER
Ouv. «Maitre-chanteur»
BEETHOVEN
3^e Concerto
DVOŘAK
8^e Symphonie



17 novembre, 1986

JACQUES BAUDRY
Chef invité
PIERRE JASMIN
Pianiste
F. MOREL
Esquisse, op. 1
L.V. BEETHOVEN
5^e Concerto pour piano
L.V. BEETHOVEN
3^e symphonie

8 décembre, 1986

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
CHOEUR de l'O.M.
«Concert-Noël»
A. CORELLI
Concerto de Noël
J.S. BACH
Cantate no. 62
F. SCHUBERT
Messe

26 janvier, 1987

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
HENRI BRASSARD
Pianiste
J. HETU
Symphonie no. 3 op. 18
W.A. MOZART
Concerto pour piano
K. 453
R. SCHUMANN
4^e symphonie

30 mars, 1987

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
BERNARD JEAN
Hautboïste
A. FREEDMAN
Little symphony
R. STRAUSS
Concerto pour hautbois
L.V. BEETHOVEN
7^e symphonie



10 avril, 1987

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
CHARLES PREVOST
GAELYNE GABORA
CHOEUR de l'O.M.
Concert spécial
(gratuit pour les abonnés)
J. BRAHMS
Requiem Allemand
À l'Église Saint-Jean-Baptiste

20 avril, 1987

ROGER BOUTRY
Chef invité
Solistes à confirmer
M. RAVEL
A. ROUSSEL
3^e symphonie

4 mai, 1987

AGNÈS GROSSMANN
Chef d'orchestre
«Concert viennois»
W.A. MOZART
Ouverture «Figaro»
F. SCHUBERT
Symphonie achevée
A. BRUCKNER
4^e symphonie

SÉRIE LYRIQUE

Théâtre Maisonneuve / Lundis 20h00

RAFFI ARMENIAN: chef d'orchestre attitré

20 octobre, 1986

RAFFI ARMENIAN
Chef d'orchestre
JOSEPH ROULEAU
Basse
Compositeurs russes
G. VERDI

24 novembre, 1986

JEAN EUDES
VAILLANCOURT
Chef invité
PAULINE
VAILLANCOURT
Soprano
R. STRAUSS
2^e chaine de vaïses du
«Rosenkavalier»
R. STRAUSS
les 4 derniers Lieders
F. POULENC
La voix humaine

16 février, 1987

JACQUES BAUDRY
Chef invité
COLETTE BOKY
Soprano
L.V. BEETHOVEN
Leonore
G. VERDI
Fiance du duc de
P. TCHAIKOVSKY
Suite Romeo et Juliette
G. VERDI
4^e acte d'Otello
W.A. MOZART
Extraits d'opéra

23 mars, 1987

RAFFI ARMENIAN
Chef d'orchestre
L'ATELIER LYRIQUE DE
L'OPERA DE MONTREAL
(Co-production)
W.A. MOZART
Les noces de Figaro

25 mai, 1987

RAFFI ARMENIAN
Chef d'orchestre
MARIE-DANIELLE
PARENT
CLAUDE CORBEIL
G. ROSSINI
G. VERDI
R. LEONCAVALLO
P. MASCAGNI

SÉRIE CONTEMPORAINE

Théâtre Maisonneuve / Jueidis 20h00

SERGE GARANT, chef d'orchestre attitré
WALTER BOUDREAU, chef d'orch. invité

2 avril, 1987

SERGE GARANT
Chef d'orchestre
QUINTETTE A VENT
DU QUÉBEC
MARC-ANDRÉ HAMELIN
Pianiste



B. MATHER
Symphonie Ode

J. HÉTU
Concerto pour Quintette à vent & Orchestre à cordes (création)
C. VIVIER
Orion
D. BOULIANE
Douze tirrois de demi vérités pour alléger votre descente

15 janvier, 1987

WALTER BOUDREAU
Chef d'orchestre
«20^e anniversaire de la SMCQ» (Société de musique contemporaine du Québec)
J. PAPINEAU-COUTURE
Pièce concertante no. 5
F. MOREL
Prismes anamorphoses
B. MATHER
Music for Vancouver
S. GARANT
Offrande II
G. TREMBLAY
Fleuves

23 avril, 1987

SERGE GARANT
Chef d'orchestre
J. REA
Ouverture (création)
C. VIVIER
Zpangru
C. VIVIER
Siddhartha (création)

COUPON D'ABONNEMENT

Nom / Name

Adresse / Address

Ville / City Code postal

Téléphone: domicile / residence — bureau / office

chèque inclus / cheque enclosed

Master Card

Visa

American Express

No. de carte / card number

Date d'expiration / expiry date

Signature

RETOURNER À / RETURN TO:
Orchestre Métropolitain
1501, Jeanne-Mance
Montréal, Qué. H2X 1Z9

L'Orchestre Métropolitain a besoin de votre aide. Votre don, déductible d'impôt, sera grandement apprécié.

Enclosed is my contribution of \$

Marc Bélanger, dir. art. série Pop
Agnès Grossmann, dir. mus. série classique
Serge Garant, série contemporaine
Raffi Armenian, série lyrique
Paul-André Boivin, série éducative

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT

Obtenez un billet gratuit pour le Requiem Allemand de Brahms, vendredi 10 avril 1987 à l'église Saint-Jean-Baptiste.

Assurez-vous d'avoir un siège réservé d'un concert à l'autre

Abonnez-vous en téléphonant au

282-9565 / 282-9576

Bureau d'abonnement

du lundi au vendredi de 9:30 à 4:30

PREX DES ABONNEMENTS

SECTION	SÉRIE		
	CLASSIQUE	LYRIQUE	CONTEMP.
Partier A-A Corbeille A-C	15\$ x 7 = 105\$	15\$ x 5 = 75\$	15\$ x 3 = 45\$
Partier D-S Corbeille D-E	10\$ x 7 = 70\$	10\$ x 5 = 50\$	10\$ x 3 = 30\$
Balçon	65\$ x 7 = 425\$	65\$ x 5 = 305\$	65\$ x 3 = 195\$

Les abonnements à prix réduits pour les étudiants et les personnes âgées de 65 ans et plus sont disponibles

La programmation est sujette à changement sans préavis

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

La Société de la Salamandre présente le théâtre de la Salamandre dans

LE SAPERLEAU

de Gildas Bourdet
Mise en scène:
Alain Milianti et Gildas Bourdet

Pièce à succès d'un jeune auteur français, cette insolente clownerie érotique réinvente, dans un langage savoureux et délirant, le thème de l'éternel trio.
Du théâtre choc!

Avec
Françoise Bénéjam
Christian Drillaud
Agnès Mallet
Guy Perrot

24, 25, 26 septembre 1986:
20 heures
27 septembre: 21 heures
Billets: 14\$, 16\$, 18\$, 20\$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques
514 842 2112 - Frais de service
Redevance de 1 \$
sur tout billet de plus de 7 \$

LE DEVOIR CULTUREL

À mi-chemin des Cent jours d'art contemporain

Suite de la page C-1

mes de figuration picturale.

Bien sûr, on attendait Daniel Buren. Il ne déçoit pas avec une oeuvre caméléon suggérant un volume fictif, aussi logique qu'absurde, dans un espace difficile qui peut apparaître, à première vue, comme la salle d'attente de l'installation très fréquentée de James Turrell. Et puis, il y a deux danses diaboliques : celle de Christian Boltanski, qui fait fi de la haute technologie au profit de la lumière plus chaleureuse des chandeliers, et celle, irrésistible, de Gérard Collin-Thiébaud, qui met dérisoirement en évidence le dispositif produisant l'image (elle-même dérisoirement petite) et qui fait valser le Soleil de minuit — et les visiteurs ! — sur des airs de Strauss et de Schönberg. Il y a encore les éclaircissements de Jacqueline Dauriac, Bertrand Lavier et Michel Verjux sur l'acte de peindre et, surtout, de percevoir la peinture aujourd'hui. Enfin, il y a l'Arrangement d'Ange Leccia, encore plus sobre que ses travaux précédents, qui traite tout à la fois de l'énergie pure d'une lumière sans image et de l'humanisation des appareils qui la projettent. Dans le cas de Leccia et de Verjux, les Montréalais découvrent deux brillants jeunes artistes presque en même temps que les Européens et avant les Américains; comme quoi le CIAC ne veut pas s'adonner qu'au « rattrapage culturel »...

On connaît aussi la préoccupation du CIAC de confronter la production internationale la plus actuelle avec la meilleure production québécoise (et, accessoirement, canadienne). À ce propos, même si la sélection de Claude Gosselin n'est apparue, dans son ensemble, moins indiscutable que celle d'« Aurora borealis » (concoctée, il est vrai, par deux conservateurs), certains artistes soutiennent parfaitement la comparaison avec les étrangers.

Outre les deux sculpteurs mentionnés plus haut, il faut signaler le travail de Krzysztof Wodiczko, qui creuse une forme d'inconscient des monuments publics (ou de leurs spectateurs) en les prenant comme écrans pour la projection de quelques fantômes critiques, et aussi l'impressionnant Cénotaphe de Barbara Steinman, qui joue à plusieurs niveaux avec l'idée de disparition pour en faire voir tous les paradoxes. Et certes, il n'est pas question de contredire les préférences du critique du *New York Times* en boudant son plaisir devant les obsédantes miniaturisations de Paul Hunter ou devant la merveilleuse lampe-écran de Geneviève Cadieux (d'autant que, dans ce dernier cas, la critique montréalaise n'a jamais hésité à donner son aval à cette jeune artiste qui se manifeste avec parcimonie depuis 1981). On pourrait continuer...

Après 50 jours, quelque 17.000 « braves » ont déjà visité « Lumières : perception-projection », ce qui indique que les Cent jours d'art contemporain — Montréal 1986 pourraient doubler leur fréquentation de l'année dernière. Ce score ne se compare pas encore à celui des *block-busters* — l'art contemporain n'a d'ailleurs jamais fait recette — mais je ne serais pas surpris d'apprendre que le taux de satisfaction à la place du Parc est le plus élevé en ville. (L'exposition se termine le 2 novembre.)

À la Cinémathèque

Quand les cinéastes s'exposent

MARIE DÉCARY



LE MOINS qu'on puisse dire, c'est que Pierre Jutras, le responsable du cinéma québécois à la Cinémathèque, est un homme inspiré. La bonne idée, c'est lui qui l'a eue en réunissant les oeuvres picturales de 27 cinéastes d'ici pour les exposer.

Vous ne saviez pas que le cinéaste Claude Jutra s'adonnait à la peinture depuis l'âge de 15 ans ? Que dans sa chambre petit format de Saint-Hyacinthe, Gilles Groulx se maintenait à un rythme de deux à trois toiles par semaine depuis son terrible accident ? — « Je me vois dans ce que je fais mieux que dans un miroir », a-t-il confié à Paule Baillargeon. Ou encore que « les gâteaux de Carle » sont des tableaux aux tons suaves, ainsi baptisés par Michèle Cournoyer qui, elle, peint en cinémascope en attendant de filmer plein temps ? Pierre Jutras était au courant.

Fasciné par l'actuel méliage des arts, « on utilise beaucoup le cinéma et la vidéo dans les performances et les installations », note-t-il, il se montre particulièrement attentif à tout ce qui touche le processus créateur et cite volontiers Bresson qui conseillait à ceux qui voulaient suivre ses traces : « Connaissez tous les arts et vous ferez du cinéma. »

Ca crève les yeux. Il y a de la peinture dans le cinéma. De plus en plus. Et des peintres aussi. Complétez maison, vous verrez. Au Québec comme ailleurs, ce ne sont plus les *rockers* qu'on sanctifie, mais les artistes, peintres d'abord. Nouveaux héros du jour, ils apparaissent le plus souvent en personnages rompus qui n'ont plus que l'image glorifiée de la création à offrir en partage.

Vous pensez à Anne Trister, inévitablement. Mais il y a aussi le peintre fou que devait interpréter Claude Jutra dans son film *La Dame en couleurs*, la peintre malade du dernier film de Paule Baillargeon, *Sonia*. Le « méchant » du film de Michael Rubbo, *Opération beurre de pinottes*, qui fabrique ses pinceaux magiques avec les cheveux des enfants. Et les autres vivants ou morts que nous rappellent les frères Jean et Serge Gagné dans *La Couleur encerclée* et André Gladu dans ses films sur Marc-Aurèle Fortin et Pellan.

Au Festival des films du monde, un dixième des réalisateurs et des réalisatrices participants avaient une solide formation du côté des Beaux-Arts. C'est le cas, entre autres, de Ken McMullen, à qui l'on doit *Zina*, le film magnifique que se sont disputé Losique et Chamberlan, ainsi que David Lynch (*Blue Velvet*), Marco Bellochio (*Le Diable au corps*), Eric Clausen (*L'Homme dans la lune*) et Luc Monheim, sculpteur avant tout (*Exit exil*).

Les cinéastes s'inspirent donc des beaux-arts. Formellement ou autrement. Alain Cavalier le soulignait justement à Marcel Jean, il y a deux semaines, à propos de *Thérèse*. S'il en est ainsi, c'est donc que, pour plusieurs cinéastes, le cinéma demeure autre chose qu'une industrie lourde. Dans le hall d'entrée de la Cinémathèque, 90 d'entre eux s'exposent simplement jusqu'au 12 octobre.

L'accrochage, sans prétention, comprend quelque 90 oeuvres — chacun des cinéastes en a soumis trois. Professionnels ou peintres des jours creux où il faut attendre les réponses des bailleurs de fonds ou des producteurs, les cinéastes y témoignent avant tout de leur désir intime et constant du langage visuel.

J'en ai parlé avec Paule Baillargeon. À cause d'*Anasthasie, oh ma chérie*, son premier film. Et aussi parce que c'est elle qui m'a fait attraper le goût du cinéma en me montrant ses dessins de *La Cuisine rouge*, un jour.

« Le dessin, pour moi, est toujours



Les Amants, de Michael Rubbo (1981). À gauche : Mon petit frère, de Claude Jutra (1945).

lié à un projet ou à quelque chose d'unique dans ma vie, raconte-t-elle. Quand j'écris des scénarios, je dessine. J'attrape le premier crayon du bord, les crayons de ma fille... comme si mon inconscient me précéderait. Je me lis là-dedans, c'est plus direct que l'écriture. J'y trouve une joie et un équilibre qui ne s'expriment pas ailleurs.

Au téléphone, Michael Rubbo explique aussi que c'est en réalisant des portraits de son fils que s'est révélée son envie de faire des films pour enfants. Lui, ses tableaux sont tous pleins de cinéma, de mouvements de caméra, même. Dans *Nicolas on the Couch*, par exemple, on dirait presque qu'un travelling arrière rapide s'amorce. Chez beaucoup de cinéastes, ce sont donc les images, peintes, dessinées ou gravées qui mènent au cinéma. On parle de ceux qui font de l'animation plus évidemment (Pierre Hébert, Norman McLaren, Jacques Drouin, Gyuri Ungar, Francine Léger, Veronika Soul, Carolyn Leaf), mais aussi des autres dont le cheminement paraît soudain, la plupart du temps insoupçonné. À cet égard, il ne faudrait pas rater les oeuvres particulièrement touchantes d'André Gladu, de Jean Chabot et de Derek May.

Devant certaines oeuvres, des images de films surgissent, telle-ment la ressemblance entre les cou-

leurs, les thèmes, les titres ou les cadrages des unes et des autres est grande. Je pense ici aux frères Gagné ainsi qu'à Pierre Goupil, dont les dessins et les films résultent d'une même obsession. Ou encore à Gilles Groulx, dont le cinéma se prolonge dans une suite de constructions plastiques à la fois rigoureuses et étrangement totémiques. Parfois, c'est l'oeuvre picturale qui permettra de fouiller l'oeuvre filmée ou de la revoir sous un nouvel éclairage.

Aux cinéastes comme aux autres, habitués arpenteurs de galeries, cette exposition offre donc un regard multiplié sur le travail et la pensée des cinéastes d'ici. Que tout cela paraisse sérieux ou non aux yeux de ceux qui cherchent à s'inscrire aux écoles de la modernité ou de la post-modernité importe peu. Les cinéastes qui s'exposent ici le font sans calcul, avec le plaisir et l'espoir de ceux qui veulent encore voir le cinéma comme un art. S'ils sont amateurs, c'est au sens où M. Barthes, Roland, l'entend quand il dit que celui qui fait de la peinture ou de la musique sans esprit de maîtrise ou de compétition est une sorte de jouisseur à répétition (traduction libre), « un amateur qui aime et qui aime encore ».

« Les cinéastes s'exposent », dans le hall de la Cinémathèque québécoise (333, boulevard de Maisonneuve est), jusqu'au 12 octobre. Tous les jours sauf le lundi, de 18 h à 22 h.

POUR OBTENIR DES CANDIDAST(E)S DE QUALITÉ
UTILISEZ LES CARRIÈRES ET
PROFESSIONS DU DEVOIR
842-9645

Paterson EWEN

jusqu'au 11 octobre '86

GALERIE CHANTAL BOULANGER

372, Ste-Catherine ouest local 502
Montréal H3B 1A2
(514) 397-0044
Mar. au sam. de 12h à 18h

LE CENTRE CULTUREL DE VERDUN

EXPOSITION

HÉLÈNE CORRIVEAU

le mercredi 24 septembre à 20h00

jusqu'au 12 octobre 1986

5955, av. Bannantyne Renseignements: 765-7170
Lun. au Jeu. 9h00 à 17h00 et 19h00 à 22h00 — Ven. 9h00 à 17h00
— Dim. 13h00 à 17h00 — Sam. fermé

CENTENAIRE

1886 **JEAN ARP** 1966
SCULPTURES OEUVRES SUR PAPIER TAPISSERIE

MAR.-VEN. 9 à 17:30 SAM. 9 à 17. FERMÉ LUN. ET DIM.

GALERIE DOMINION
Le plus grand choix de peintures et sculptures au Canada dans la plus grande galerie marchande d'art au Canada
1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7471 et 845-7833

Peintures Sélectionnées

de
**ALEXANDRE — LESATEUR
PFEIFFER — ROUSSEAU**

Dernier Jour Demain

Nous avons l'honneur de
représenter l'artiste-peintre
bien connu

J.M. BOURBONNAIS

Maison d'Art St-Laurent Inc.

916 boul. Décarie
(ouvert le dimanche de 13 h à 17 h)

744-6683

RENÉ DEROUIN

oeuvres récentes (1984-86)
peintures - dessins - gravures

À la galerie Michel Tétrault

Vernissage 24 septembre de 17h à 19h

Exposition simultanée à la Maison de la Culture de Côte-des-Neiges

Vernissage 24 septembre de 20h à 22h «événements spéciaux»

jusqu'au 19 octobre

Un service de transport par autobus vous amènera de la galerie à la Maison de la Culture et vice versa.

MICHEL TÉTRULT ART CONTEMPORAIN
4260 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) Canada H2J 2K8 (514) 843-5487

Stelio Sole
oeuvres récentes
jusqu'au 24 septembre

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 rue Sherbrooke Ouest

934-0413 — 933-3653 fermé le dimanche et lundi

exposition

Monic Thouin-Perreault

«Mutations»

Vernissage mardi le 23 septembre à 19h30

jusqu'au 4 octobre

GALERIE

CG

Clarence Gagnon

1108 ouest, rue Laurier,
Outremont, Montréal, Qc
H2V 4N9 tél.: (514) 270-2962

Galerie

BERNARD DESROCHES

présente une exposition

de ses Artistes

à la résidence de

Lise et Guy Gilbert

Frelighsburg, Québec

samedi et dimanche

les 20 et 21 septembre de 11h à 18h

Lancement d'une sérigraphie d'Antoine Dumas à 300,00\$

VOUS ÊTES INVITÉS À RENCONTRER L'ARTISTE

PAULINE BRESSAN

SAMEDI LE 27 SEPT. DE 13h. à 17h.

EXPOSITION DU 27 SEPT. AU 7 OCT. 1986



GALERIE ART ET STYLE

4875A, Sherbrooke ouest, Westmount

Tél.: (514) 484-3184

DES mots POUR créer

QUINZE JOURS D'ARTS VISUELS
À SAINT-LÉONARD
DU 12 AU 26 SEPTEMBRE 1986

Bibliothèque municipale, 8420, boulevard Lacordaire

Dix artistes québécois réalisent devant le public des oeuvres originales à partir d'une citation ou d'un texte de leur choix.

Les artistes

Liliane Berezowsky (sculpture)	Suzanne Paquette (textile)
Jean Brillant (sculpture)	Lili Richard (peinture)
Lorraine Dagenais (peinture)	Dominique Sarrazin (peinture)
Violette Dionne (sculpture)	Michèle Tremblay-Gillon (techniques mixtes)
Joëlle Morosoli (sculpture)	Armand Vaillancourt (sculpture)

Visite des ateliers d'artistes de 12h00 à 21h30 tous les jours.
L'entrée est libre. Pour renseignements: 321-7635, poste 447

Ville de Saint-Léonard Projet subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

L'art est vivant

Jusqu'au 2 novembre

Michel Goulet
Michel Martineau
Louise Robert
Serge Tousignant

Cycle récent et autres indices

Objets d'inédit
Petits formats
travaux récents de
jeunes artistes québécois

Sorel Cohen
... et les ateliers
de femmes
(où se jouent
les regards)
Oeuvres photographiques
récentes

Entrée libre
Cité du Havre
873-2878

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Le Musée d'art contemporain québécois est un organisme sans but lucratif, financé par le gouvernement du Québec, et bénéficie de la participation financière des Musées nationaux du Canada et du Conseil des Arts du Canada.

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

Il y avait des petits fours à moitié froids, des canapés pétrifiés. Il y avait du gin, du scotch, de la vodka et du vin au vinaigre qui s'écoulaient du bout des lèvres cent convives aux sourires forcés. Il y avait le colonel Garcia, petit de taille, sourcils foncés et chevelure laquée, qui promenait d'un pas militaire ses bottes sur la moquette verte. Il y avait Elena, divorcée d'une soixantaine d'années, à la robe jaune canari, qui, en m'apercevant, eut un cri du cœur : « Vous êtes chilienne ? »

Non je n'étais pas chilienne, et je n'étais pas venue au Mount Stephen Club fêter le 176e anniversaire de

l'indépendance (?) du Chili. Si j'étais là, c'était non pas en tant que sympathisante du régime Pinochet, mais en ma qualité d'espionne et d'observatrice. Au calendrier, la date indiquait le 17 septembre. À l'horloge, l'heure indiquait treize heures une.

À la minute précise où le colonel Garcia bomba le torse et traversa la salle pour remplir son verre, l'avion de Carmen Quintana, brûlée au troisième degré par la milice chilienne, se posa à Mirabel.

Treize heures dix, les invités du Mount Stephen Club commencèrent à s'animer. L'alcool chauffa les conversations. Des éclats de rire re-

bondissent sur les murs tapissés. Des brochettes trop sucrées font leur entrée sur des plateaux d'acier inoxydable. Quelqu'un allume ma cigarette avec son briquet. J'en profite pour lui demander s'il ne trouve pas ironique que cette réception ait lieu à la même date et à la même heure que l'arrivée de... Oserais-je prononcer son nom ? Mon interlocuteur ne me laisse pas terminer ma phrase.

« Vous voulez parler de cette fille qui se promenait avec un cocktail molotov ? », me demande-t-il, avec une fausse innocence.

— Oui, c'est ça. Pourquoi y a-t-il une réception en même temps que son arrivée ?

— Vous ne croyez quand même pas que nous avons fait exprès, poursuit l'interlocuteur indigné. Ça fait six mois que cette réception est prévue. Demandez aux gens du Mount Stephen Club. Nous avons réservé la salle il y a six mois. S'il y a préméditation, c'est sûrement de la part de la fille.

La fille, cette fille, la terroriste. Pendant deux heures passées au cocktail de l'indépendance, per-

sonne n'a prononcé son nom ni son prénom. Rue Drummond, dans le refuge feutré des décideurs, Carmen Quintana est, au plus, un fait divers, une fatalité qui s'est produite ailleurs qu'au Chili, dans un territoire indéterminé, le *no man's land* de la mauvaise foi.

Le ton de la conversation monte. On parle maintenant de la fille. Cette fille. Cette idiote. On en parle sans compassion, avec le mépris qu'inspirent ceux qui triomphent malgré eux. D'un coin à l'autre de la pièce, l'histoire se colore de détails, de nouvelles interprétations. Elle circule avec des cocktails molotov plein les poches. C'est par sa faute, sa propre faute, qu'elle a été brûlée. Personne n'a versé d'essence, ni allumé de briquet. C'est un stupide accident.

Un dentiste me demande en aparté : « Dites-moi pourquoi les terroristes chiliens jouissent d'un statut privilégié ? » Je ne comprends pas. Il s'explique : « Il y avait une photo, l'autre jour, dans le journal. On y voyait un homme

Prénom Carmen

plaque contre un mur, les mains en l'air. Un policier français le fouillait. Personne n'a rien dit. Pourtant, la même photo prise au Chili serait immédiatement perçue comme synonyme de répression. » Je réponds que le terrorisme qui sévit en France n'est peut-être pas comparable à celui qui sévit au Chili. Un cocktail molotov, ce n'est quand même pas une rafale de mitraillette. Un homme bondit au mot « mitraillette ». « Qui vous a dit qu'il y a des mitraillettes au Chili ? »

« Des communistes, tous des communistes, c'est terrifiant », lance Elena en roulant les « r ». Elle se tait soudain. Elle a peut-être trop parlé. Elle offre un sourire nerveux et se met à vanter la splendeur de l'uniforme du colonel Garcia. Elle raconte que toutes les branches de l'armée ont un uniforme différent, un uniforme... Elle aime les uniformes,

Elena, surtout les uniformes blancs des soirées de gala. Elle aime le Chili, Elena. Elle y retournera quand les choses seront plus calmes, quand il n'y aura plus de brûlées vives qui paraderont dans les rues en semant la honte sur leur passage. Elle n'aime pas les révolutionnaires, Elena. Elle aime l'ordre et la discipline.

À Mirabel, les portes de l'ambulance se referment lourdement sur la civière de Carmen Quintana. L'air est frais et le soleil radieux. Les invités du Mount Stephen Club quittent à regret le cocktail de l'indépendance. On les voit descendre l'escalier de pierre, un peu chancelants, se fondre dans la foule de l'après-midi. Demain, ils fêteront chez eux l'anniversaire de leur indépendance. Demain, dans les journaux, on ne parlera que de la fille. Cette fille. Comment s'appelle-t-elle encore ?

GILLES CARLE : « Je reproche à la critique d'être hiérarchique »

Suite de la page C-1

pas et, surtout, ça ne me fais pas du tout de moi-même. Je ne doute JAMAIS de mon cinéma. Je n'ai pas le choix. Dès que tu doutes, c'est fini. Cela ne veut pas dire que je crois que mon film est bon. Ce que je dis, c'est que je ne doute pas de ma démarche même si mon film est irrecevable par la critique. J'ai 57 ans, j'ai fait 30 films. Après 30 films, tu ne fais plus de films pour solliciter l'admiration des autres, tu fais des films pour t'exprimer. Ce film n'est pas une commande, c'est un film que j'avais envie de faire. C'est un film qui est nourri de ma vie, du fait que j'ai un enfant retardé, du fait que j'habite au "carré" Saint-Louis depuis cinq ans et qu'il y a des Africains qui jouent de la musique dans le parc toute la nuit. C'est un film pluraliste. Je comprends qu'on refuse ce pluralisme. À chaque fois que le spectateur attend quelque chose de rassurant, de rationnel, je l'assaille avec une vague irrationnelle. Je déplace et je dépasse, alors qu'on s'attend constamment à rentrer dans sa propre maison. C'est ainsi que je suis dans la vie. Je n'y peux rien.

Je reviens à la charge. « Le plus grand navet de l'histoire du cinéma, ce n'est quand même pas un compliqué ? » Non, mais le pire, je crois, c'est celui qui a dit que mon film était un long commercial pour Challenger, probablement parce que c'est la première fois qu'il y a des avions dans un film québécois. D'ailleurs, le Challenger, on ne le voit qu'une fois. L'avion que j'utilise le plus souvent est un Westwind d'Israël. Ce qui m'atteint le plus, dans le fond, ce sont les faussetés, l'absence de curiosité, le cliché de la réflexion et le fait qu'on ne cherche pas à comprendre, qu'on n'aïlle pas plus loin, qu'on cède à la facilité. Mais pourquoi dit-on des choses aussi énormes sur un film qui est comme il est ? Je peux renvoyer la question. Le problème, ce sont les préjugés intellectuels des gens face à mon cinéma. Lorsqu'un mouvement dépasse un film, c'est que tu as frappé juste. Je crois que mon film est subversif, dans le fond, qu'il brise des clichés. On s'attend à ce que le



Chloé Sainte-Marie dans *La Guêpe* de Gilles Carle.

propos devienne de plus en plus raisonnable, et c'est le contraire qui se passe. On voudrait faire de moi un autre, on voudrait que je réussisse dans le sens habituel. Je sens que l'attente pour mes films est énorme, tellement énorme qu'elle est fatalement déçue. Cela opère sur moi une sorte de schizophrénie entre comment je me vois et comment les autres me voient. J'aboutis avec la contradiction que je suis le cinéaste québécois le plus considéré à l'étranger et, en même temps, le plus dénigré ici.

Pourquoi en est-il ainsi ? C'est un phénomène de petit pays. On aime mieux les échecs que les réussites. Les échecs, c'est plus proche, c'est plus réel. L'échec, ça s'échappe, ça s'emballe. L'échec, ça sécurise tout le monde autour. Le succès de Denis Arcand, en ce moment, relève du même phénomène, mais à l'envers. Ça fait partie des choses non concertées, que personne ne décide ni ne veut d'une façon particulière. C'est la conjoncture qui veut cela. En ce moment, les gens aiment peut-être mieux les dialogues que l'absence de

dialogue. Ils veulent peut-être entendre parler de sexe plutôt que de pudeur.

Et la critique, dans tout cela ? « J'ai été critiqué au DEVOIR pendant cinq ans. Au bout de quatre ans et demi, j'en avais assez parce que je devenais trop méchant. J'avais un choix. Ou je me mettais vraiment à écrire pour de vrai, ou je me mettais à faire du cinéma. Je ne pouvais pas me résoudre à ne vivre qu'à travers l'oeuvre des autres. Je ne dis pas que les critiques sont des ratés. Mais on peut critiquer la critique. En ce moment, elle aime un mélange de théâtre et de style publicitaire qui ne me correspond pas. Ce que je lui reproche le plus, c'est d'être hiérarchique. Un tel est génial, un tel est nul. Au nom de quoi, je me le demande. Dans un an, deux ans peut-être, la critique pourra regarder mon film sans rire

et sans agressivité. Car je reste vaincu, sinon j'arrêteraï de faire du cinéma tout de suite, que quelque chose est responsable de cette incompréhension. Ce n'est ni la mauvaise volonté de la critique, ni de ma part. J'aimerais donner raison à la critique. Je serais soulagé, mais mon malheur, c'est que je ne suis pas certain qu'elle ait raison. C'est comme les gens qui te disent : "Coupe donc cette scène." Tu ne la coupes jamais, tu coupes celle d'avant. C'est Cocteau qui disait : "Cultive ce qu'on te reproche."

Gilles Carle monte subitement le ton de la voix. Il n'en veut pas à la critique et, en même temps, quelque chose le dérange. « Ce que je n'accepte pas, c'est qu'on veuille opérer une réduction de ma pensée à chaque fois. Qu'on ne m'accorde pas d'intelligence, qu'on ne comprenne

pas que, si j'ai fait cela, c'est que j'avais mes raisons. On essaie toujours de me caser. On a voulu me mettre dans des films de sexe, puis dans le genre comédie légère, puis dans le film basement réaliste ; après, dans le non-documentaire. On réduit toujours tout ce que je fais. »

Après cette dernière envolée, Carle change tout à coup de discours. Il baisse maintenant le ton et avoue, presque en secret : « Cela dit, si quelqu'un écrivait quelque chose de valable, de solide, de fondé, en me disant : pour telles et telles raisons, tu t'es trompé, je pourrais à ce moment-là avoir un dialogue formidable avec lui parce que, dans le fond... on a toujours l'impression qu'on se trompe. » Un formidable éclat de rire vient mettre un point final à la conversation. Non, rien de rien, Gilles Carle ne regrette vraiment rien.

De son vivant ses œuvres majeures appartenaient aux plus prestigieux musées nord-américains

Horatio Walker

Le Musée du Québec en a réuni au-delà d'une centaine pour vous. Des huiles, aquarelles et dessins réalisés par l'artiste canadien qui fut le plus apprécié et le plus médaillé de son époque.

25 sept. - 23 nov.

Sur les plaines d'Abraham. Entrée libre.

Nouvel horaire :
Mardi à dimanche : 10h à 18h. Mercredi : 10h à 22h. Fermé le lundi.

MUSÉE DU QUÉBEC

Cette exposition a été rendue possible grâce à la participation financière des Programmes d'appui aux musées des Musées nationaux du Canada. Le Musée du Québec est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

MICHEL LAGACÉ
jusqu'au 5 octobre 1986

MERCREDI AU DIMANCHE DE 12 A 18 HEURES

13

3772, RUE SAINT-DENIS
MONTREAL, QC
H2W 2M1
(514) 288-5903

GALERIE DANIEL

ANNEXE
1442 ouest, rue Sherbrooke

exposition permanente des artistes de la galerie

GALERIE DANIEL

exposition **DENIS LEBEL**
«Tendre Torture»
du 24 septembre au 7 octobre

CENTRE D'ART **DIFFUSION III**

Place du Parc
3575 avenue du Parc
Montréal H2X 3P9
284-1118
du mardi au dimanche de 11h à 17h

GALERIE DANIEL

IGOR BITMAN
oeuvres récentes
jusqu'au 10 octobre

2159 RUE MACKAY 844-4434

GALERIE Graff
ART CONTEMPORAIN

LOUISE ROBERT

15 septembre - 7 octobre

963 est rue Rachel, Montréal
526-2616
Du mardi au samedi, de 12h à 18h

ENFIN L'OUVERTURE

GALERIE D'ART **Beauchamp Joncas**

Vous êtes cordialement invités à l'ouverture de la Galerie Beauchamp Joncas, le samedi 20 et le dimanche 21 septembre de 10h à 17h.

Nous vous invitons à venir célébrer l'événement et rencontrer personnellement les artistes suivants :

A. Burtonnesque	P.T. Lecor
A. Buscio	M. Mercier
L. Del Signore	P. Muneret
J. Der	P. Paquin
V. Horik	C. Picher
N. Hudon	G. Reby
L. Kirouac	P. Soullias
G. Langevin	C. Théberge
L. Tremblay	

et voit les œuvres récentes.

BRUNCH le matin
COCKTAIL l'après-midi

1541, RUE SHERBROOKE OUEST
932-5214

Elea London

JACK BUCH
Peintures 1961-1976

1616 Sherbrooke O.
Montréal (514) 911-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

CLAUDE VERMETTE
AQUARELLES ET ACRYLIQUES SUR TOILE

18 SEPTEMBRE - 10 OCTOBRE 1986

Galerie Alliance
680, rue Sherbrooke ouest
Montréal (Québec) H3A 2S6
Tel. (514) 284-3768
Lundi au vendredi de 11 à 17 heures.

MIRÓ à la carte

Conférence Miró
Dimanche 21 septembre, 15h

Arts plastiques et musique du XX^e siècle par Francis Miroglio, compositeur et professeur de musique à l'université Paris I, Sorbonne

Auditorium - niveau rue
3 \$, 2 \$ (étudiants, amis du Musée et personnes de 65 ans et plus - avec carte d'identité)
Billets en vente aux comptoirs Ticketron

MARC-ANDRÉ ROY
«Réalités médiatisées»
jusqu'au 5 octobre

GALERIE cultart
ART CONTEMPORAIN

360 rue Roy est
Montréal H2W 1M9
Téléphone (514) 943-3596
du marc. ou ssm.
de 12h à 17h

Miró marrant à Montréal
20 juin au 5 octobre 1986

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

1379, rue Sherbrooke ouest. Renseignements : 285-1600
Billets en vente au Musée, par Teletron et aux comptoirs Ticketron. Le Musée est fermé le lundi.

Miró à la carte

C'est l dernier mois J vous attends!

N'oubliez pas : les personnages Miró sont là les samedis et les dimanches pour vous accueillir!